

# Mutations chez les jeunes dans le monde rural

*Deux facteurs peuvent expliquer l'abandon par les jeunes de la pratique religieuse : la socialisation religieuse s'est modifiée sous l'influence des changements qu'ont connus l'Église, la famille, l'école. Les fondements de la foi ne s'imposent plus et semblent être « à la carte ». L'individualisme qui privilégie la recherche de l'épanouissement personnel fondé sur une expérience affective forte ne peut plus être satisfait par les rituels traditionnels.*

## Jean Hermesse

Jean Hermesse est anthropologue des mondes ruraux, université de Liège et université catholique de Louvain-Laboratoire d'anthropologie prospective.

« Pourquoi les enfants ne vont-ils plus à la messe du dimanche ? Pour nous, c'était une faute mortelle. » Cette phrase d'une vieille dame, née en 1923, sera le point de départ de cet article, premier reflet d'une enquête socioethnographique actuellement en cours dans le diocèse de Liège. Ayant participé à de nombreuses messes dans une dizaine de paroisses différentes en milieu rural, je proposai à la réflexion des fidèles un questionnaire distribué à la sortie de la célébration. Il avait pour but de mieux cerner la perception de la paroisse et de son avenir. À cette occasion, on ne pouvait que constater le manque de

jeunes dans ces assemblées clairsemées, aux têtes poivre et sel, blanches ou perruquées. Quelques discussions informelles une fois la distribution terminée, des réunions telles que les CUP (Conseils d'unité pastorale<sup>1</sup>), ou encore des entretiens en face-à-face à domicile m'ont fait réaliser à quel point les jeunes étaient plus présents que l'on ne pouvait le croire, mais pas là où on aurait pu le penser.

En effet, bien loin d'être présents en chair et en os à la messe dominicale, ils l'étaient au moins dans l'esprit des paroissiens. Que ne m'a-t-on dit et écrit sur l'inquiétude qui était la leur face à l'absence

<sup>1</sup> Une unité pastorale est un regroupement de plusieurs paroisses afin de développer une action pastorale commune. Le conseil qui la préside est souvent composé des prêtres, diacres, assistants paroissiaux et laïcs issus des diverses paroisses. Ils se réunissent régulièrement afin de discuter l'action commune des orientations pastorales.

criante de ceux que l'on nomme « les jeunes ». Ainsi, lors d'un entretien, cet octogénaire s'emporte, s'époumone : « Il faut les faire revenir ! », tel un cri de détresse, de désespoir, lancé au soir d'une vie pourtant toute de dévotion à sa paroisse. Quel avenir pour celle-ci ? En effet, pour beaucoup, ce manque de jeunesse signe à court terme la mort de leur paroisse. À la question portant sur l'avenir, cette femme me répond : « L'avenir de notre paroisse : la mortalité ! »

C'est à partir de ce constat : « Nous, les anciens, nous allons le dimanche à la messe, mais les jeunes, pourquoi n'y viennent-ils pas ? », que je développerai l'article dans deux directions : d'abord, celui de la socialisation religieuse et de son évolution dans le temps, comme élément partiellement explicatif de cette différence d'attitude envers la pratique religieuse au sens large, et plus précisément envers la pratique dominicale.

Car la socialisation religieuse d'un jeune n'a plus rien à voir avec celle d'un ancien : pour l'un, il s'agissait de réciter le chapelet à l'unisson avec parents, frères et sœurs durant la première traite, soit vers cinq heures du matin, alors que pour l'autre, rares sont encore les gestes religieux dans le contexte familial. Certes, il n'y a pas que la famille, mais c'est en elle, à travers elle, que l'enfant nourrira sa vision du monde. Salmona parle ainsi de la « théorie du nourrissage », selon laquelle cette atmosphère familiale dans laquelle l'enfant va grandir nourrira ses modes de pensée, de sentir, et donc déterminera son rapport à l'environnement et aux autres, mais aussi à Dieu.

Si les anciens ont sans doute une vision plus communautaire de la paroisse et, par là, de l'Église, on peut penser que le jeune en a une vision plus individualiste, rejoignant la figure du « pèlerin » chère à Hervieu-Léger, figure développant une « religiosité individuelle et mobile ».

C'est justement sur cette question de la mobilité que se développera la seconde direction de cet article, mobilité que l'on questionnera comme permettant de répondre au culte de l'émotion, toujours plus grand dans nos sociétés. L'on sait que les jeunes acceptent de se déplacer pour assister à diverses manifestations. Encore dernièrement, le Service diocésain des jeunes a vu presque doubler l'effectif des participants à sa dernière Marche des jeunes du Carême 2007 vers Banneux. Ne peut-on poser l'hypothèse que la mobilité permet d'assouvir cette « manifestation ultime de l'individualisme » que serait « le culte de l'émotion » ?

## OÙ SONT LES JEUNES ?

Comment ne pas être pris d'un certain malaise lorsque, face à des personnes majoritairement âgées de soixante ans et plus, vous distribuez un questionnaire sur l'avenir de leur paroisse ? Avec un léger soupçon d'imagination, une simple projection dans un avenir pas si éloigné laisse effectivement supposer que « les cathos vont disparaître<sup>2</sup> ». Les chiffres ne sont pourtant pas si mauvais que certains veulent le laisser croire : en Belgique francophone, 17 % se disent catholiques pratiquants, dont 18 % ont entre dix-huit et trente-cinq ans, 20 % de trente-cinq à quarante-neuf ans, tandis

<sup>2</sup> Pour reprendre le titre inélegant et polémique du n° 2908 de l'hebdomadaire *Le Vif/L'Express* : « 5 % de pratiquants en Belgique. Les cathos vont disparaître. »

<sup>3</sup> Chiffres de l'enquête *Vers l'Avenir/Dimanche*, en partenariat avec l'UCL, dans *Dimanche express* n° 13, 1<sup>er</sup> avril 2007, p. 12.

que 62 % ont cinquante ans et plus<sup>3</sup>. Ces chiffres, notamment pour les jeunes, ne sont pas catastrophiques en soi, loin de là. Cependant, pour beaucoup de paroissiens, l'avenir reste sombre.

*Beaucoup d'inquiétudes. Les participants sont souvent âgés, plus de jeunes, très peu d'enfants au catéchisme.* Femme, 1923.

*Comme ailleurs, pas assez de jeunes attirés par la religion et les activités.* Homme, 1938.

*Absence de jeunes dans nos assemblées.* Femme, 1961.

*Il y a un manque de renouvellement pour la catéchèse des jeunes.* Homme, 1937.

*Nous sommes des chrétiens d'un certain âge, mais nous ne retrouvons pas de la jeunesse. Or ce serait eux l'avenir de la paroisse.* Femme, 1945.

Plusieurs font le constat que les laïcs engagés au sein des activités de la paroisse (liturgie, catéchisme, visites aux malades, etc.) sont toujours plus âgés, et que le renouvellement se fait difficilement. Une véritable angoisse semble habiter certains face à ce manque de jeunes, notamment lors de la liturgie dominicale.

En effet, comme le rappelle cette dame, c'était une faute mortelle de ne pas assister à la messe du dimanche, il y a de cela une cinquantaine d'années. Ou c'était, du moins, ce qui était inculqué. Car, aujourd'hui encore, le catéchisme de l'Église catholique rappelle que le premier des cinq commandements de l'Église est de participer à la messe dominicale. Et, même s'il ne dit pas ouvertement que c'est une faute grave, cela n'en reste pas moins un péché, puisque « l'on peut distinguer les péchés selon leur objet », mais

aussi « selon les commandements qu'ils contrarient ». Cela est-il encore inculqué ? C'est fort peu probable.

## DE LA TRANSMISSION

Inévitablement se pose la question de la transmission de la foi. Comme évoqué précédemment, quel rapport y a-t-il entre l'initiation à la vie chrétienne d'une personne née dans les années trente et celle que reçoit le jeune né à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? La socialisation religieuse n'est plus la même, notamment parce que les trois instances qui assurent l'éducation religieuse, à savoir l'Église, la famille et l'école, ont changé.

Ainsi en est-il de la famille. Je pense à cet homme de nonante ans me racontant comment sa vie quotidienne d'enfant à la ferme était marquée par la présence du religieux. Les récitations de chapelet durant la première traite, le bénédicité avant le repas, la messe basse suivie de la grand-messe, la croix tracée sur le pain fraîchement cuit, la bénédiction des étables et des prairies, les visites du curé, bref, tous ces signes qui participaient à la socialisation religieuse de l'enfant, et ce non de façon méthodique, mais bien plutôt de façon diffuse. « La métaphore alimentaire du nourrissage souligne l'importance de la première enfance, comme temps charnière de l'intériorisation, l'appropriation d'un vocabulaire de mots, de gestes, de postures » (Salmona 1994). Comme le résume Liliane Voyé, la famille « transmettait des croyances, des valeurs et des pratiques, non seulement et sans doute non prioritairement via son discours et ses attentes explicites, mais aussi à travers ses propres

agissements et références, créant ainsi chez eux des habitudes et leur proposant un allant de soi relativement durable ».

Cet « allant de soi » ne va pourtant plus de soi. Car « l'abandon, par des familles de plus en plus nombreuses, de ces gestes rituels et de ces pratiques, considérés parfois par l'Église elle-même comme subsidiaires par rapport aux croyances, s'avère ainsi en fait lourd de conséquences pour ces dernières elles-mêmes et pour la construction de la vision du monde et de ses référents » (Voyé 2003). Ces symboles porteurs de sens et qui s'insinuaient jusque dans le quotidien des chaumières ont disparu, emportant avec eux un pan décisif d'éléments sensibles sur lesquels se fondait la transmission de la foi. Mais s'ils ont été abandonnés, c'est aussi que l'Église elle-même le favorisait. Or, outre ces gestes et pratiques subsidiaires, on peut penser qu'elle va plus loin dans l'abandon d'une certaine normativité.

En effet, si dans la « paroisse holiste rurale [...], c'était à partir des textes de la Bible, et surtout des enseignements de la hiérarchie, que l'on induisait les modes de pensée, d'agir et de sentir des fidèles qui n'avaient d'autre alternative que d'admettre ce qu'ils entendaient, de faire les "œuvres" demandées et d'accomplir les dévotions proposées » (Courcy 1999), les temps ont bel et bien changé, et ce même dans le monde rural.

Pour certains de mes interlocuteurs, si la transmission ne se fait plus correctement, c'est parce qu'il y a de graves manquements dans la formation des laïcs qui ont en charge la transmission de la foi.

*M<sup>lle</sup> N. : Les mamans catéchistes, souvent, n'ont pas une vie de foi. Comment parler de l'amour de Dieu si elles-mêmes ne le vivent pas au quotidien ?*

*Jean Hermesse : Mais... tout le monde ne peut être assidu comme vous l'êtes, ou inspiré comme vous le souhaiteriez.*

*M<sup>lle</sup> N. : Non, je sais bien, vous avez raison, mais... il faut que je vous raconte cette anecdote, vous comprendrez ce que je veux dire : le curé était avec les enfants du catéchisme autour de l'autel. Il avait disposé des hosties dessus, et leur demande ce qu'ils voient. Tous répondent « du pain ». Le curé leur dit que c'est très bien, mais que c'est avec les yeux du corps que l'on voit ce pain, mais, dit-il, avec les yeux du cœur, que voit-on ? Là, les enfants sont restés silencieux... Alors le curé leur a demandé ce qu'était ce pain, pour nous, chrétiens. Pas un, vous m'entendez, pas un seul enfant n'a su répondre. J'étais vraiment triste pour M. le curé, il avait l'air vraiment blessé, surtout que c'était deux ou trois semaines avant leur communion...*

*J. H. : Mais ils sont peut-être trop jeunes pour saisir, non ?*

*M<sup>lle</sup> N. : Mais si on ne commence pas à leur apprendre ça en premier, quand est-ce qu'on va leur apprendre ? Et puis ce n'est pas que les plus jeunes. Je repense à cette histoire de M. l'abbé : il demandait aux futurs confirmés dans quel cycle liturgique l'on se situait. Personne n'a su répondre que l'on était en carême<sup>4</sup> !*

Enfin, elle m'a également raconté comment, quelques mois plus tôt, après que le curé eut invité les enfants à revenir la semaine suivante à la messe, une maman catéchiste se précipita au micro afin de leur donner rendez-vous à la messe de Noël, soit quatre mois plus tard.

<sup>4</sup> Entretien du samedi 14 avril 2007 avec M<sup>lle</sup> N., 56 ans.

<sup>5</sup> Les évêques de Belgique, *Dieu a voulu nous apporter un encouragement puissant. Lettre d'encouragement aux prêtres*, éditions Licap, Bruxelles, 2007.

M<sup>lle</sup> N.: *Comment voulez-vous qu'il y ait encore des jeunes si on ne leur apprend pas qu'il est vital pour le chrétien de venir à la messe tous les dimanches ? « L'eucharistie est le sommet et la source de toute vie chrétienne », a dit le concile Vatican II..., mais est-ce que les mamans le voient comme ça ?*

À travers de nombreuses discussions, notamment sur la question de la pastorale, mais aussi sur des questions théologiques, l'impression générale était celle d'un certain imbroglio où, au sein d'une même paroisse, mais aussi entre les paroisses, existent de nombreuses formes de liturgie, de nombreuses visions de la foi. Comme le souligne Hervieu-Léger, « dans les sociétés modernes, la croyance et la participation religieuse sont matières à option: ce sont des affaires privées, qui relèvent de la conscience individuelle, et qu'aucune institution religieuse ou politique ne peut imposer à quiconque ». Mais ce qui surprend plus, c'est de voir que même au sein d'une croyance, il apparaît que les participants, laïcs comme consacrés, considèrent les fondements de la foi comme une matière à option. Bien sûr, il a toujours existé des tendances divergentes au sein de l'Église, mais celles-ci ne semblaient pas remettre en question les dogmes fondamentaux du catholicisme. Or, ici, il apparaît assez clairement comme une volonté de ne rien imposer à l'enfant, afin sans doute de mieux le laisser découvrir par lui-même ces vérités de la foi. Il apparaît également une forme de rejet de toute autorité spirituelle, que ce soit envers le doyen, l'évêque ou encore le cardinal. À titre d'exemple, retenons simplement ce fait: les évêques de Belgique viennent de

faire paraître une *Lettre d'encouragement aux prêtres*<sup>5</sup>, lettre qui provoqua des réactions hostiles chez certains fidèles, notamment par la réaffirmation du célibat du prêtre. Pour beaucoup, permettre au prêtre de se marier serait une solution, voire la solution, pour qu'enfin s'engagent de jeunes hommes dans le sacerdoce. Outre que cette question est une tarte à la crème, entretenue notamment par les médias, lesquels omettent souvent de préciser que la situation de crise des vocations est identique dans les Églises protestantes et orthodoxes (où pourtant le mariage du prêtre est permis), j'ai surtout eu l'impression d'une mise à distance de toute forme d'autorité ecclésiale, et par là des vérités que cette dernière pouvait asséner. Quant au pape, autant ne pas en parler!

Sans doute peut-on observer ici à l'œuvre ce fameux procès de personnalisation dont parle Lipovetsky. Pour lui, il s'agit d'une logique qui « nous arrache à l'ordre disciplinaire-révolutionnaire-conventionnel ayant prévalu jusque dans les années cinquante », si bien que ce procès serait « une nouvelle façon pour la société de s'organiser et de s'orienter, [une] nouvelle façon de gérer les comportements, non plus par la tyrannie des détails, mais avec le moins de contraintes et le plus de choix privés possible, avec le moins d'austérité et le plus de désir possible, avec le moins de coercition et le plus de compréhension possible ».

À travers cette logique, on peut mieux saisir les diverses situations présentées précédemment: en effet, comment ne pas voir, d'un côté, des mamans catéchistes

sans doute peu désireuses d'exercer une quelconque coercition sur les esprits de jeunes enfants, allant jusqu'à ne pas apprendre la sacralité de l'hostie ou la nécessité de participer à la messe dominicale, et, de l'autre, des laïcs qui refusent cette tyrannie des détails que sont les dogmes, édictés de surcroît par une autorité à leurs yeux peu en contact avec la réalité de la société. Bref, une volonté d'autonomie face aux institutions, auxquelles on refuse plus ou moins ouvertement une quelconque imposition de normes, de valeurs, de modes de pensée.

Il est intéressant de noter que ces personnes âgées, ces laïcs impliqués dans la vie de l'Église ont encore reçu pour la plupart une éducation issue de cet ordre disciplinaire-révolutionnaire-conventionnel, ordre qui les a structurés autrement et qui peut être avancé comme expliquant leur régularité à la messe dominicale. À l'inverse, loin de recevoir de l'extérieur le sens de sa vie, le jeune se voit contraint « de produire lui-même les significations de sa propre existence à travers la diversité des situations qu'il expérimente, en fonction de ses propres ressources et dispositions » (Hervieu-Léger 1999). Paradoxalement, ils n'ont sans doute pas vu que l'abandon de toute coercition, de toute autorité, de toute imposition signait à court terme la mort de la religion telle qu'eux la vivent.

## **DE L'ÉMOTION**

Ces vieux, ces anciens, semblent être finalement en parfaite opposition avec ces jeunes qu'ils regrettent tant de ne pas voir au sein de leurs assemblées. « La

figure du pratiquant régulier correspond à une période typique du catholicisme, marquée par l'extrême centralité du pouvoir clérical et par la forte territorialisation des appartenances communautaires » (Hervieu-Léger 1999). Pour ces pratiquants réguliers, la paroisse, c'est une église, un territoire, un curé. Mais ces dernières années ont vu bousculer cette image qui a longtemps prévalu dans les campagnes. Vu le manque de prêtres, certaines des paroisses étudiées n'ont une messe que tous les quinze jours, ce qui est encore une situation privilégiée par rapport à d'autres unités pastorales. Pourtant, pour d'obscures raisons, il n'est pas question d'aller à la messe du village voisin, ni de voir arriver ici tel curé... sa réputation le précède. À côté de ces esprits encore clos sur leur cadre de vie quotidien, il en est d'autres qui n'hésitent pas à circuler, telles ces grand-mères pratiquant le covoiturage afin de se rendre à la célébration dominicale de la paroisse voisine. Pourquoi celle de X plutôt que Y ? Pas pour une question de distance en tout cas, car la densité de population est relativement élevée. Disons que là-bas, on retrouvera telle ou telle autre amie, que la liturgie y est belle, ou que le curé est si charmant. Des décisions qui tiennent parfois plus de l'affectif que du rationnel. Cependant, c'est bien tous les dimanches qu'elles se rendent à la messe. Mais nos jeunes ? Ils sont sûrement encore plus nomades !

Outre des raisons évidentes d'organisation des horaires de messe en fonction des prêtres disponibles, d'autres éléments entrent en ligne de compte. Ainsi

de cette jeune femme de vingt-deux ans qui préfère participer à un office dans une petite chapelle à quinze kilomètres de son village « parce que les chants y sont plus beaux. Dans ma paroisse, ils chantent en permanence durant toute la messe ! Ils se donnent en spectacle, mais moi, je n'ai aucun moment de calme pour me retrouver ». À contrario, une autre jeune femme, âgée de vingt-six ans, me confiait qu'elle n'allait plus à la messe de son village tant elle la trouvait morne, triste, mais participait encore volontiers à des rassemblements chrétiens, tels que les JMJ à Cologne l'année dernière, ou encore aimait passer quelques jours à Taizé, assister à un concert de rock chrétien à Banneux, etc.

Ces quelques exemples sont représentatifs de la figure du pèlerin, « figure typique du religieux en mouvement » qui correspond « à une forme de sociabilité religieuse en pleine expansion qui s'établit elle-même sous le signe de la mobilité et de l'association temporaire » (Hervieu-Léger 1999). Il est donc question de mobilité, mais il semble que la mobilité des uns n'est pas celle des autres. On peut même dire que ce qui fait différence tient dans une approche différente du religieux, beaucoup plus personnelle, plus intime, plus individualiste.

Les bouleversements des années soixante, outre cette prise en main de sa destinée sur le plan social, professionnel, spirituel, ont permis une libération des émotions. Certains se souviennent de ce que, durant leurs études chez les jésuites, ou en pensionnat chez les bénédictines, trop

montrer ses émotions, ce n'était pas bien. Le catéchisme de l'Église catholique, citant Thomas d'Aquin, rappelle que le rire superflu est un péché véniel. Les années soixante, et principalement Mai 1968, ont enfin permis aux émotions de se manifester sans que ne se porte plus sur elles un quelconque opprobre.

Pour Sillamy, l'affectivité, avec l'activité et l'intelligence, est à la base de notre vie psychique. « C'est par elle que l'être humain, se situe dans le monde et dans ses relations avec autrui. » Depuis cette libération des émotions, la vie affective de chacun se doit d'être développée, épanouie, sous peine de passer pour un être froid, car incapable de vibrer, de tressaillir. Notre société est ainsi devenue celle de l'émotion : dans les médias, la publicité, la vie active, c'est l'émotion qui est au cœur de nos façons de vivre, de penser, d'agir. Si bien que « les grands courants sociologiques de notre époque peuvent se traduire comme un renouveau de la vie émotionnelle. Ils expriment le besoin de donner une tonalité affective forte à l'expérience du monde » (Lacroix 2001).

Ainsi de ces deux millions de jeunes réunis à Rome au mois d'août 2000 dans le cadre des Journées mondiales de la jeunesse : la foule était en liesse, chantait, parfois hurlait, comme à un concert de rock. Mais qu'il s'agisse de participer à divers rassemblements plutôt festifs ou à une messe calme, l'émotion semble rester un élément déclencheur dans la mobilité de certains. Si elle peut paraître présente dans la démarche de nos grands-mères, elle semble pourtant bien loin de condi-

tionner toute leur vie religieuse, à l'inverse des jeunes.

Tous cependant ne cherchent pas les mêmes émotions, qui varient d'une personne à l'autre. En généralisant, on pourrait parler d'un côté de l'émotion-choc, de l'autre de l'émotion-soupir. Lacroix fait cette distinction, qui nous paraît assez pertinente, entre une émotion qui « ressemble à une décharge brusque », et une autre qui « exprime un état intérieur amorti, langoureux, lyrique ». Ces deux types d'émotion sont un peu les extrêmes entre lesquels une multitude de vécus coexistent. Et si ces émotions sont vécues différemment, il n'en reste pas moins qu'elles participent à la réalisation de soi, à l'épanouissement de chacun, si bien que « le retour à l'émotion est, fondamentalement, une manifestation de l'individualisme contemporain » (Lacroix 2001).

## POUR CONCLURE...

La socialisation religieuse de ces deux générations pourrait être à l'origine de ces différences dans la pratique dominicale, mais aussi dans la vie chrétienne plus largement. On oublierait presque qu'entre ces deux générations vient se glisser celle des baby-boomers, nés dans l'immédiat après-guerre, et qui connurent les Trente Glorieuses, les bouleversements des années soixante, la fin des certitudes. Eux aussi ont joué un rôle dans la transmission de la foi. Hervieu-Léger le rappelle fort justement : « Le désintérêt des jeunes recoupe, pour une part au moins, le doute manifesté par la génération adulte quant au bienfondé de la transmission religieuse dans un univers culturel où les choix reli-

gieux et spirituels sont perçus de plus en plus comme des choix privés, engageant l'individu et lui seul. » Là où on imposait aux anciens, on *propose* aux jeunes, passant ainsi d'une religion sociologique, à savoir une religion d'habitude, de tradition familiale, à une religion plus volontaire, basée sur une adhésion ecclésiale claire. Le meilleur exemple de cette mutation réside dans l'augmentation des baptêmes d'adultes : ces chercheurs de sens ont souvent rejeté l'institution de l'Église, avant d'y revenir après un parcours plus ou moins long, plus ou moins ardu, fait de lectures, de rencontres, de réflexions.

Mais il y a aussi, comme conséquence à ces bouleversements de la socialisation religieuse, la volonté de s'épanouir dans sa foi, épanouissement qui semble devoir passer par une expérience religieuse forte, chargée affectivement. Ce que ne trouvent pas les jeunes au sein des assemblées dominicales. ■

## Bibliographie

*Catéchisme de l'Église catholique*, 1998, Pocket, éditions Centurion/Cerf/Fleurus-Mame/CECC, Paris.

Courcy R., 1999, « La paroisse et la modernité. Lieu fondateur et arguments actualisés », dans *Archives des sciences sociales des religions*, 1999/Vol. 107, n° 1, p. 21-39.

Hervieu-Léger D., 1999, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Flammarion, Paris.

Lacroix M., 2001, *Le culte de l'émotion*, Flammarion, Paris.

Lipovetsky G., 1983, *L'ère du vide*, coll. « Folio essais », Gallimard, s.l.

Les évêques de Belgique, 2007, *Dieu*

*a voulu nous apporter un encouragement puissant. Lettre d'encouragement aux prêtres*, éditions Licap, Bruxelles.

Salmona M., 1994, *Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*, coll. « Alternatives rurales », L'Harmattan, Paris.

Sillamy N., 1983, *Dictionnaire usuel de psychologie*, Bordas, Paris.

Voyé L., 2003, « Mutations normatives dans la socialisation religieuse. De la transmission à l'invention : normes en transaction et paradigme identitaire. », dans *Éducation et Sociétés*, n° 11/2003-1, p. 35-46.